Ami du Clergé du 9 juin 1938

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Instructions du dimanche. — XXXVII. *4e Dim. après la Pentecôte :* Un ensemble d'enseignements, 337. — XXXVII *bis. Fête des Saints Pierre et Paul :* Les lois et règlements de l'Eglise, 338.
Courtes instructions sur le Symbole. — XLV. Le Saint-Esprit : son œuvre invisible, 340.
Pour la fête de S. Pierre et S. Paul. — II. Leur sainteté et leur pouvoir, 343.
Conférences aux Mères chrétiennes. — X. *La Visitation :* Les visites du monde, les visites au Saint-Sacrement, 344.
L'Eucharistie et la vie *(fin)*. — III. L'Eucharistie au seuil de l'au-delà, 346. — IV. L'Eucharistie gage d'immortalité et de résurrection, 347. — V. L'Eucharistie et le ciel, 348.
Sujets de circonstance. — *Aux obsèques d'un Curé :* L'homme et l'apôtre de Marie, 350.
Le mot sur la Sainte Vierge. — Revenons à l'amour simple de Marie, 352. — « Hors de Marie, point de salut », 352. — La dévotion à Marie doit conduire à Jésus-Christ, 352.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXXVII

4e Dimanche après la Pentecôte

UN ENSEMBLE D'ENSEIGNEMENTS

Mes frères,

Notre-Seigneur ne nous a pas instruits seulement par ses paroles ; ses actes eux-mêmes sont un enseignement, et parfois il n'est pas un détail qui ne porte avec soi une leçon. L'évangile que nous venons de lire nous en est une preuve. Il nous offre à la fois une figure et la réalité qui y correspond, le récit circonstancié d'un miracle et la prédiction d'un événement plus prodigieux encore.

I

Nous voyons Jésus, entouré d'une grande multitude, au bord du lac de Génésareth, nommé ailleurs, en raison de sa vaste étendue, mer de Galilée. Or, dans la Sainte Ecriture, la mer, vous le savez, est l'image du monde, qu'elle figure si bien par l'amertume de ses eaux, par la mobilité de ses vagues, par l'inconstance des vents qui l'agitent et la violence des tempêtes qui la soulèvent.

La foule massée sur le rivage et se pressant autour de l'Homme-Dieu, représente l'humanité égarée au milieu des variations de la terre, livrée aux secousses des passions, au sein des ténèbres de l'erreur, et affamée de vérité. Elle court avec avidité vers l'Envoyé de Dieu, vers le Maître de qui elle attend la lumière qu'elle cherche et dont elle a besoin. Des deux barques amarrées le long de la rive, l'une, qui appartient à Jean, est le symbole de la Synagogue, dont le rôle est désormais fini ; l'autre, celle de Pierre, est le symbole de l'Eglise, dont la mission commence. Le Sauveur fait choix de la seconde, et, faites-y bien attention, ce n'est point au hasard. Jésus annonce déjà par là les vues qu'il a sur Simon ; il veut nous apprendre que c'est de la barque de Pierre que viendront les paroles de vérité, les lumières de la foi. N'est-ce pas à l'Eglise que faisait allusion l'Esprit-Saint, en disant, par la bouche du Roi-Prophète : « Elle est devenue semblable à la barque d'un marchand qui apporte de loin son pain » ? (Prov., XXXI, 14). Ce pain, c'est celui de la vérité, apporté du ciel, aliment nécessaire de l'intelligence, et destiné à être distribué à travers les âges à toutes les générations.

II

C'est sur cette nacelle, tout emblématique, dont Simon Pierre est le pilote que monte Notre-Seigneur ; il la fait écarter quelque peu du rivage, pour nous apprendre, et que l'Eglise doit toujours être en contact avec le peuple chrétien tout en conservant son indépendance, et qu'elle doit se tenir éloignée des intérêts du temps comme des maximes terrestres.

Et de là Jésus instruit la foule. Tel est, en effet, le ministère permanent que, même après avoir quitté la terre, il a continué jusqu'ici et continuera jusqu'à la fin des siècles par la voix de Pierre et de l'Eglise. Il est vrai de dire que, grâce à l'Eglise, enseignant toujours la doctrine de Jésus-Christ, la vérité appartient maintenant à quiconque veut s'instruire à son école, depuis l'humble villageois jusqu'aux esprits les plus éclairés, depuis l'enfant dont la raison ne fait que d'éclore jusqu'au savant dont la pensée habite les plus hautes régions de l'intelligence. Avec Jésus-Christ enseignant dans l'Eglise, nous trouvons la lumière ; et loin de Jésus-Christ, hors de son Eglise, les ténèbres, ou tout au moins des lueurs fugitives qui marquent insuffisamment le chemin. Avec Jésus-Christ enseignant dans l'Eglise, nous trouvons la paix, la sécurité de l'intelligence, notre certitude est infaillible comme lui ; hors de Jésus-Christ, au contraire, hors de son Eglise, on ne trouve qu'opinions qui se combattent, systèmes qui se détruisent les uns les autres, doutes sans fin qui épuisent la raison.

Oh ! restons toujours attentifs aux enseignements du divin Maître, soyons ses dociles disciples, et, marchant fidèlement à la vraie lumière, nous n'avons pas à craindre de nous égarer.

III

Quand Notre-Seigneur eut cessé de parler à la foule, il dit à Simon : « Avance en pleine eau et jette tes filets pour pêcher. — Maître, répondit Simon, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre; mais, sur votre parole, je jetterai le filet. »

Vous connaissez, m. f., la mission que le Sauveur confia à Pierre et aux autres Apôtres avant de monter au ciel : la mission d' « aller dans le monde entier prêcher l'Evangile à toute créature. » Or cette mission se trouve ici admirablement figurée. Ce n'est point seulement sur les chemins de la Galilée que doit être annoncée la parole de vie, mais dans tout l'univers. C'est pourquoi Pierre reçoit l'ordre de s'avancer vers la haute mer. Il faut qu'il visite tous les rivages, il doit porter par lui-même, et par les évêques en communion avec lui, la lumière aux peuples de la Gentilité. Le nouvel empire qu'il a pour mandat de former et dont il est constitué le chef, ne peut avoir d'autres limites que les limites mêmes du monde. Voilà ce que lui annonce Notre-Seigneur en lui commandant d'avancer au large, et là de jeter ses filets.

Les filets, eux, signifient la prédication, qui est un tissu de mots liés entre eux à l'instar des mailles d'un filet ; la prédication, dont la doctrine attire les esprits en les éclairant et captive les cœurs en les émouvant. Ce n'est point, en effet, par la violence et par la contrainte que les âmes se conquièrent ; elles sont douées de liberté et si elles se soumettent à la parole de Jésus-Christ, c'est par une adhésion spontanée de leur volonté aidée de la grâce, qui les fait se précipiter dans le filet divin.

IV

Pierre et ses compagnons ont travaillé vainement toute la nuit. Entendez qu'il s'agit de la suite ténébreuse des siècles qui ont précédé l'avènement du Messie. Stériles y ont été les efforts des prophètes et des docteurs de la Loi pour attirer les hommes. Depuis la Résurrection et l'Ascension du Christ, la Loi ancienne est abolie comme impuissante et inutile. Voici d'autres instruments. Sur l'ordre du Maître, Pierre et ses frères jettent, sur tous les points de l'océan du monde, le filet de l'Evangile, cet ample et doux réseau tout formé de lumière et de charité, et qui, de l'abîme où elles étaient plongées, va prendre les âmes de bonne volonté et les faire monter vers le ciel.

Vous savez le prodige : prêchée par Pierre et les Apôtres, la parole évangélique se propage avec la rapidité du son : *in omnem terram exivit sonus eorum* (Ps. XVIII, 5), malgré les difficultés de tout genre qu'elle rencontre. La Synagogue se débat quelque temps et s'écroule ; les peuples de la Gentilité viennent l'un après l'autre tomber aux pieds du Dieu crucifié ; Rome elle-même, la cité reine et maîtresse du monde, se trouve prise dans le vaste filet du pêcheur de Génésareth ; si bien que, selon la parole de Tertullien, les chrétiens sont partout, ils remplissent les villes, les campagnes et les provinces.

Dilatés outre mesure par l'abondance des poissons, les filets sont sur le point de se rompre, et sans doute une petite partie de la capture s'en échappe. Les annales de l'Eglise nous apprennent qu'à certains jours elle eut la douleur de voir de ses propres enfants quitter son sein maternel : ce sont les hérétiques qui altèrent sa doctrine ; ce sont les schismatiques qui divisent son unité ; ce sont les mauvais chrétiens qui la déshonorent de leurs scandales. Les uns et les autres sont représentés par les occupants de l'autre barque. Pierre ne cesse de leur adresser de pressants appels, et le jour viendra où dissidents, séparés, égarés se réuniront à lui pour ne former plus qu'un peuple, le peuple catholique romain.

V

En présence du prodige de la pêche, Simon Pierre se jette aux pieds de Jésus en lui disant : « Eloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur ! » La stupeur, en effet, l'avait saisi et tous ceux qui étaient avec lui. « Ne crains point, lui répondit Jésus, désormais tu seras pêcheur d'hommes. » Pêcheur d'hommes ! Est-ce que tous les Apôtres ne sont pas, dans les desseins du Christ, destinés à l'être aussi ? Pourquoi donc assigne-t-il cette mission spécialement, pour ne pas dire uniquement à Pierre ? Il y a là, m. f., comme le prélude de cette déclaration mémorable et solennelle que fera plus tard Jésus en réponse à la profession formelle de sa divinité par Simon : « Je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise. » Notre-Seigneur veut établir et perpétuer parmi les hommes l'unité religieuse dont il est le centre. Comme il est « la pierre essentielle, » le fondement unique en dehors duquel on ne peut rien édifier, il étend à son Apôtre la vertu de cette solidité divine et partage avec lui la puissance de porter l'Eglise. Pierre, et en lui sont ses successeurs, Pierre devient ainsi comme une extension de Jésus-Christ lui-même, et reçoit, en même temps que la charge de gouverner la société des âmes, les dons nécessaires à ce gouvernement. Par Jésus-Christ, il est investi de la primauté et institué chef du Collège apostolique. Le Sauveur lui donne une participation à ses propres pouvoirs, et s'il a voulu que les autres princes de l'Eglise eussent des privilèges communs avec lui, c'est par lui qu'il les leur a donnés.

Admirable hiérarchie de l'Eglise dont nous voyons se dessiner ici les linéaments ! Au sommet se tient le Pontife suprême, évêque de Rome et du monde, avec sa primauté d'honneur et de juridiction; et au-dessous les patriarches, archevêques, évêques, frères du Souverain Pontife dans l'épiscopat, comme lui législateurs, juges de la foi, mais dont l'autorité ne s'exerce que sur une portion du troupeau et qui n'ont de part aux promesses du Christ que dans leur union avec le chef de l'Eglise. A un rang plus inférieur sont les ministres revêtus du sacerdoce, avec une part de juridiction qu'ils tiennent des évêques.

* *

M. f., dans le tableau évangélique de la barque de Pierre et de la pêche miraculeuse, vous venez de voir passer l'image de l'Eglise. Pourriez-vous ne pas remercier Notre-Seigneur d'avoir bien voulu vous prendre dans les filets de la barque divine ? Pourriez-vous cesser d'accepter, avec ses enseignements, l'obligation d'obéir à ses préceptes ? Vous voudrez toujours appartenir, par les liens de la charité, à l'Eglise militante d'ici-bas, afin d'avoir l'espoir d'être introduits un jour au sein de l'Eglise triomphante des cieux. Ainsi soit-il.

XXXVII *bis*

Fête des Saints Pierre et Paul

LES LOIS ET RÈGLEMENTS DE L'ÉGLISE

Mes frères,

S'il s'est rencontré sur terre un homme qui, par sa sainteté, sa prudence, sa sagesse, sa justice, eût dû échapper aux critiques et aux interprétations malveillantes de ses contemporains, assurément cet homme c'est N.-S. Jésus-Christ. Et pourtant, l'histoire est là pour nous l'apprendre, qui fut plus harcelé que le Sauveur par ses compatriotes ? Qui eut à souffrir plus que lui de la méchanceté, de la mauvaise foi, des jugements téméraires de ses semblables ? Que ne lui ont-ils pas reproché ? Il parlait du royaume de Dieu; mais à quel titre ? n'était-il pas le fils du charpentier ? Il enseignait de sublimes mystères ; mais évidemment c'était un rêveur. Il prêchait l'amour de tous les hommes ; il n'était donc pas patriote ? Il modifiait l'enseignement de Moïse et les traditions juives : c'était donc un perturbateur, un révolutionnaire. Il était bon pour les pécheurs ; mais n'était-ce pas un scandale de le voir

parler à des femmes perdues ou accepter un repas chez des hommes sans réputation ? Il guérissait au jour du sabbat ; n'était-ce pas une profanation ? En un mot, tout était prétexte à ses ennemis pour l'accuser et le perdre. Vous savez, hélas ! si ses ennemis réussirent.

L'Eglise, continuatrice du Christ, dépositaire de ses enseignements, interprète infaillible de sa doctrine et héritière de sa sagesse, est-elle plus privilégiée que son divin Fondateur, et les hommes pour lesquels elle se dévoue lui savent-ils gré de son dévouement, en le reconnaissant, en se soumettant docilement à ses ordres, en évitant toute parole, tout jugement défavorable touchant les actes, les décisions, les règlements de l'Eglise ? Hélas ! non. Ce que les hommes ont fait pour le Christ, ils le font pour l'Eglise et chaque jour nous apporte de nouvelles preuves de leurs dispositions malveillantes. Oui, la critique de l'Eglise et de ce qui touche à l'Eglise est un des grands travers, et, j'ose dire, un des grands défauts de trop nombreux chrétiens.

Passons en revue quelques-uns des objets de cette critique.

I. — *Les critiques*

D'abord chaque semaine l'Eglise exige *un jour d'abstinence*. C'est excessif de la voir s'occuper de notre nourriture ; Dieu permet à l'homme de se nourrir des aliments qui lui plaisent. Et puis, en admettant que cette loi, comme les autres du même genre, eût sa raison d'être autrefois, nous devons reconnaître qu'elle ne convient plus à nos temps : d'abord les santés s'y opposent, et puis notre société est trop peu chrétienne pour que l'Eglise soit exigeante à son endroit. C'est le meilleur moyen de rendre la religion odieuse, et d'écarter les âmes de bonne volonté.

L'Eglise ne pratique pas d'une manière assez stricte la doctrine de parfaite *égalité* qu'elle prêche au nom de Dieu ; elle établit trop de distinction entre les personnes, elle a trop d'égards pour les riches et les puissants. Ceux-ci, avec de l'argent, obtiennent tout ce qu'ils veulent, ont tous les honneurs. Une semblable manière de faire n'est guère d'accord avec le *Beati pauperes* de l'Evangile.

Autre chose. En notre temps de *suicides*, l'Eglise, selon les uns, est trop condescendante, en accordant parfois la sépulture ecclésiastique aux misérables qui se donnent la mort ; selon les autres, et c'est le plus grand nombre, l'Eglise est vraiment trop rigide, quand elle refuse son concours aux obsèques de ces malheureux ; elle manque de pitié et de miséricorde; elle n'a pas d'entrailles et ne prend pas sa part de la douleur des familles : au contraire, elle ne fait qu'y ajouter. L'Eglise, du reste, est une institution publique; elle doit donc servir sans distinction tous les citoyens qui veulent jouir de ses cérémonies.

Voilà quelques-uns des objets de la critique, choisis entre mille, car de tout ce qui constitue l'Eglise il n'est rien qui échappe à la méchanceté : le dogme, la morale, la discipline, le culte et les personnes, tout est passé au crible de l'examen le plus sévère. C'est un grand mal ; mais ce qui est un mal plus grand encore, c'est que les chrétiens, les baptisés eux-mêmes, sont souvent les plus acharnés à cette œuvre néfaste, et l'on est vraiment surpris parfois des raisonnements qui sortent de lèvres pieuses et dévotes.

Une telle conduite est-elle donc justifiée ? Je vais essayer de démontrer que non.

II. — *Réponse générale*

Réponse générale d'abord. L'Eglise a reçu de Jésus-Christ le *pouvoir* de faire des commandements, d'édicter des lois, de formuler des règlements pour ses fidèles, et par rapport à tous les actes, à toutes les circonstances de la vie chrétienne. Ces lois sont ratifiées de Dieu, car le Sauveur a dit à S. Pierre : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » Cette parole est claire.

Non seulement l'Eglise a le pouvoir, mais elle a la *science* nécessaire, comme aussi la sagesse et les bonnes intentions. Elle ne fait pas de règlements sans motif, sans utilité prévue, sans raison plus ou moins grave ; elle n'agit pas pour le seul plaisir de faire acte d'autorité, de restreindre la liberté. Non, son but est de procurer la sanctification de l'homme ; tout s'y rapporte directement ou indirectement. Pour remplir son rôle l'Esprit de Dieu lui a été promis, et il l'assiste sans aucun doute, car la promesse de Jésus-Christ ne peut pas avoir été une promesse illusoire, et les œuvres de l'Eglise, d'ailleurs, étudiées sans préjugés, portent évidente la marque d'une sagesse qui n'est point humaine. La sagesse humaine pourtant y a sa part, car toute décision est prise d'après les renseignements, les rapports, les études d'hommes compétents.

Voilà la première remarque. Eh bien ! m. f., je dis que, quand on s'honore du titre de chrétien, on doit croire ces choses ; on doit croire à l'autorité, à la prudence, à la sagesse de l'Eglise, et en sujet fidèle, on doit s'incliner, se soumettre et obéir, sans mettre en question les décisions d'une autorité qu'on reconnaît divine. Ou bien alors on n'est pas chrétien, et si l'on n'est pas chrétien, qu'a-t-on à s'occuper de l'Eglise ? c'est affaire à ceux qui en sont les membres. Allons-nous nous inquiéter des décisions prises par les synodes protestants ou par les chefs des fausses religions ?

Et puisque je parle de fausses religions, il ne sera pas hors de propos de faire cette réflexion : c'est que leurs adeptes sont en général plus respectueux des décisions de leurs chefs que ne le sont les vrais chrétiens des prescriptions de l'Eglise catholique. Lisez les feuilles publiques : est-ce la religion juive ou le protestantisme ou le mahométisme ou même le bouddhisme qui y sont critiqués, attaqués, tournés en ridicule ? Cela arrive peut-être, mais certainement le cas est assez rare, tandis que le catholicisme ne cesse d'être persécuté par ceux-là mêmes qu'il compte parmi ses disciples, et que nos églises ont vus au jour de leur baptême, au jour de leur mariage, et dont probablement elles recevront encore la dépouille mortelle. Il y a là une inconséquence dont la constatation devrait porter beaucoup de chrétiens à se corriger.

III. — *Réponses spéciales*

Un mot sur chacun des points mentionnés au début à titre d'exemples.

1. Vous savez bien, m. f., que la *loi du maigre* n'est que la détermination d'une loi plus générale portée par le Sauveur lui-même, la loi de la pénitence, de la mortification, de l'expiation que Jésus a pratiquée le premier, et sans l'observation de laquelle il a déclaré le salut impossible. Vous savez aussi quels tempéraments y apporte l'Eglise, et ceux qui ont un peu vécu, en comparant leurs souvenirs

avec la réalité présente, s'ils étaient tentés de faire un reproche à l'Eglise, l'accuseraient plutôt de relâchement et d'excessive condescendance.

2. Pour ce qui est des *tarifs pécuniaires* établis par l'Eglise, il faut rappeler 1o que l'Eglise est une société humaine, en même temps que divine, qu'elle a des charges et des besoins matériels, et que pour y satisfaire il lui faut des ressources matérielles aussi; — 2o que ses ressources sont employées à des buts nobles ; rappelez-vous toutes les œuvres que l'Eglise soutient, qu'elle encourage ; — 3o qu'elle ne peut raisonnablement exiger quelque chose que de ceux qui ont recours plus spécialement à ses services ; — 4o que les pauvres ne sont pas pour cela privés de ses faveurs, puisque les sacrements sont donnés à tous gratuitement, puisque les dispenses et autres privilèges ou exemptions sont accordés aux pauvres à des conditions en rapport avec leur situation de fortune ; — 5o que la puissance, la science, la dignité ont toujours été honorées par l'Eglise, comme elles le sont par les hommes, car toutes ces marques de supériorité sont de l'essence de la société et ont été voulues par Dieu lui-même ; — 6o enfin, que ceux-là même qui crient au privilège, à la faveur dans l'Eglise, qu'on prendrait pour des fanatiques d'égalité, n'agissent souvent ainsi que par jalousie, et qu'ils sont ordinairement les premiers à réclamer pour eux-mêmes des honneurs contre lesquels ils protestent s'il s'agit des autres, et qu'ils se trouveraient grandement humiliés si on les traitait comme sont traités les nécessiteux.

3. Pour ce qui est du *refus de sépulture chrétienne* et autres refus du même genre, je répondrai en me contentant de vous redire ce qu'écrivait à propos d'un cas assez retentissant un homme qui était loin d'être un chrétien croyant et pratiquant :

« Il n'y a pas, ce me semble, ombre de fanatisme dans la conduite du clergé en cette circonstance (refus de funérailles religieuses) ; il n'a pas pris les gens en traîtres ; tous les fidèles sont prévenus que, s'ils attentent volontairement à leur vie, ils seront retranchés du nombre de ceux sur la dépouille mortelle de qui l'Eglise verse ses dernières prières. Ils ont trouvé bon de passer outre ; il n'y a pas de raison pour que le prêtre, exact observateur de la loi, transige avec elle.

« Le prêtre, dans son église, n'a jamais à rendre compte de sa conduite qu'à ses supérieurs, qui s'en réfèrent hiérarchiquement à Dieu. Il refuse les sacrements, que voulez-vous faire à cela ? Il est seul maître et seul juge dans cet ordre d'idées. Vous pouvez à coup sûr vous passer de lui, mais non le forcer à prier pour vous. »

Et un peu plus loin : « Je m'étonne toujours des récriminations où se livrent les incroyants en ces sortes d'aventures. Le prêtre vous refuse son aide : qu'est-ce que cela peut vous faire, si vous êtes un libre-penseur ? Non, il traîne chez vous un reste de foi. Eh bien ! mais alors, mon ami, il ne fallait pas vous mettre en contradiction formelle avec la loi qu'elle a promulguée. Vous l'avez sans aucun doute transgressée en vous suicidant, c'est votre faute. Subissez-en les conséquences. Ne vous irritez pas de n'être plus traité comme un membre de l'Eglise, puisque c'est vous-même qui vous en êtes retranché [1]. »

[1] Sarcey, à propos du suicide du colonel Henry, en 1898.

Que ces quelques mots, m. f., suffisent à vous rendre plus circonspects. Souvenez-vous plutôt que l'Eglise est notre mère et que nous sommes ses enfants, et malheur à l'enfant qui méprise sa mère, critique ses ordres, y désobéit et tourne en ridicule ses avis. Cet enfant sera maudit.

L'Eglise aussi est notre salut. Le naufragé ne maudit pas la planche qu'il rencontre errante sur les vagues, il s'y cramponne au contraire, et s'il est sauvé, il gardera avec un pieux respect cet instrument de son salut. Faisons de même pour l'Eglise : attachons-nous à elle avec respect et amour, acceptons ses décisions, ses avis, soumettons-nous à ses usages et à ses coutumes, et soyons persuadés qu'en l'écoutant, c'est Jésus-Christ lui-même que nous écoutons, puisqu'il a dit : « *Qui vos audit, me audit.* Celui qui vous écoute, m'écoute. » Ainsi soit-il.

COURTES INSTRUCTIONS SUR LE SYMBOLE

XLV

LE SAINT-ESPRIT : SON ŒUVRE INVISIBLE

Mes frères,

Nous avons vu [1] que le Saint-Esprit a accompli une œuvre visible en se manifestant d'une manière apparente en diverses circonstances, notamment lors du baptême de Notre-Seigneur et de la Pentecôte. Il faudrait se garder de croire que là se borne toute son action. Bien au contraire, il influe sur les humains d'une façon constante, quoique non perceptible à nos sens.

C'est cette œuvre invisible de l'Esprit-Saint que nous allons analyser aujourd'hui, en la considérant : d'abord dans la direction de l'Eglise ; puis dans les âmes des fidèles qui reçoivent la Confirmation et l'Ordre ; enfin dans le peuple chrétien et les cœurs de bonne volonté.

I. — *Dans l'Eglise*

L'Eglise est une société à la fois divine et humaine : divine par son Fondateur, N.-S. Jésus-Christ, humaine par les membres mortels qui la composent. Ces derniers ont beau désirer de toutes leurs forces s'élever vers Dieu et s'unir à son intime amour ; ils n'en restent pas moins bornés dans les étroites limites de leur nature inférieure, et diminués en outre par les déchéances encourues depuis le péché originel.

Sans doute, les pasteurs à qui incombe la lourde charge de gouverner et d'instruire la multitude des croyants sont choisis parmi les hommes les plus vertueux et les plus doctes. Cela n'empêche pas qu'il leur reste quelque chose de notre commune faiblesse, et s'ils n'avaient, pour établir leur autorité, que leur sainteté ou leur science personnelles, on serait en droit de se demander s'il est toujours opportun de les suivre et s'ils n'égarent pas les brebis du Christ dans les sentiers de l'erreur. De là naîtraient bientôt des doutes, puis des dissensions. L'Eglise serait ballottée et déchirée. Elle s'effriterait bientôt en une multitude de sectes, aussi incertaines les unes que les autres, et finirait par tomber en poussière. L'œuvre de Notre-Seigneur serait détruite, la Rédemption même serait compromise.

[1] Voir la *Prédication* du 17 juin 1937, p. 290.

Or Dieu ne peut ni vouloir ni même tolérer cela : une telle ruine équivaudrait en effet à la double faillite de sa puissance et de ses promesses. On peut ajouter que son Amour en serait profondément atteint.

D'autre part, il est impossible de concevoir un moyen simplement naturel qui puisse remédier à ce redoutable péril. Ce n'est donc pas du côté de la prudence administrative, ni de la sagesse des lois, qu'il faut chercher une solution satisfaisante.

Mais le Seigneur possède des ressources infiniment supérieures aux nôtres. Et sa bonté lui a suggéré d'accorder à l'Eglise, pour en garantir la pérennité, un secours spécial qui est assuré par l'Esprit-Saint. Ce soutien revêt deux formes diverses.

Quand il s'agit des questions essentielles de doctrine ou de morale, les Conciles œcuméniques, qui représentent l'Eglise entière, et le Pape personnellement reçoivent du Saint-Esprit ce don merveilleux qu'on appelle l'*infaillibilité*. Nous n'avons pas à y insister aujourd'hui : ce sujet trouvera sa place naturelle lorsque l'étude du 9e article du Symbole nous amènera à traiter de l'Eglise catholique et de ses divines prérogatives.

Bornons-nous à envisager le second mode d'action du Paraclet, celui qui consiste dans son assistance habituelle aux différents Chefs qui doivent assurer notre surnaturelle destinée. Si le secours d'En-haut n'intervenait que lorsque l'infaillibilité est en jeu, il serait rare et intermittent : ce n'est pas fréquemment qu'il y a lieu de définir un dogme. Sans doute, le principal serait assuré : l'intégrité des règles de la Foi. Mais pour tout le reste, combien d'hésitations, combien de divergences ne se produiraient-elles pas sans cesse ? L'inconvénient que je signalais tout à l'heure serait diminué ; il ne serait pas supprimé. Tandis que si nous prenons l'hypothèse d'une aide permanente, toutes les difficultés s'évanouissent.

Or, c'est cette hypothèse qui correspond à la réalité. Nous en avons comme preuve les paroles formelles de Jésus, qui a promis à ses Apôtres, et par là-même à leurs successeurs, qu'il leur enverrait le Paraclet afin qu'ils ne soient pas abandonnés comme des orphelins.

Les Pasteurs catholiques obtiennent donc, pour le gouvernement quotidien des âmes sur lesquelles ils ont juridiction, un appui spécial de l'Esprit-Saint. Et, comme il arrive généralement lorsqu'il s'agit des faveurs célestes, cet appui se manifeste principalement par des lumières particulières qui éclairent leur intelligence, ainsi que par des impulsions saintes qui sollicitent leur volonté. Ainsi il se trouve que leurs directives comme leurs décisions jouissent d'une valeur surhumaine, concordent dans leurs grandes lignes et peuvent donner tout apaisement aux consciences.

Il faut souligner néanmoins que ce secours habituel ne les préserve pas des erreurs secondaires : c'est précisément là une des caractéristiques qui le distinguent de l'infaillibilité. Il pourra donc subsister des flottements de détails, comme des fautes personnelles. S'il en était autrement, l'humanité des Pontifes serait transformée, et c'est ce que Dieu n'a pas voulu. Mais l'unité générale est assurée, et c'est ce point-là qui est capital.

II. — *Dans les sacrements de Confirmation et d'Ordre*

L'Esprit de force et d'amour ne se contente pas de guider nos chefs. Il tient à descendre dans les âmes de ceux qui seront les soldats ou les ministres du Christ, pour leur conférer les énergies saintes indispensables à leurs tâches. Et, à ce point de vue, son œuvre se réalise surtout dans les sacrements de Confirmation et d'Ordre.

On nous objectera tout de suite que le Saint-Esprit joue un rôle dans chacun des sept sacrements, et c'est profondément vrai. Pas plus qu'on ne saurait concevoir une séparation proprement dite entre les trois Personnes divines, on ne saurait non plus imaginer un octroi de grâces d'où l'Esprit-Saint serait exclu. Mais cela n'empêche pas que, parmi les sacrements, il en est deux qui relèvent plus intimement du Saint-Esprit. Ce sont ceux-là dont nous avons à nous occuper ici.

1. La *Confirmation* d'abord. Selon les définitions catéchistiques, elle nous communique le Saint-Esprit avec ses dons et nous rend parfaits chrétiens. On serait tenté de dire qu'elle est, pour chacun de ceux à qui elle est donnée, une Pentecôte personnelle. Ne ressemble-t-elle pas, sous certains aspects, à cette descente de l'Esprit sur les Apôtres, quoique ici l'acte divin ne s'opère pas d'une façon visible et ne soit pas accompagné de charismes comme ceux qui étaient à la fois exceptionnels et indispensables aux futurs prédicateurs de l'Evangile ? Malgré cette différence, deux points de similitude subsistent : d'abord la présence de l'Esprit-Saint dans l'âme du confirmé, puis l'octroi des dons surnaturels accordés par le sacrement.

Ces dons sont au nombre de sept, et il convient de les souligner. La *sagesse* est cette rectitude d'esprit et de cœur qui nous permet de goûter opportunément les choses saintes. L'*intelligence* nous offre les clartés nécessaires à la compréhension des questions religieuses. Le *conseil* guide notre jugement pour l'orienter vers le vrai et le bien. La *science* est l'aptitude à connaître, au-dessus des problèmes profanes, les vérités suprêmes de la Révélation. La *force* soutient notre courage dans les luttes contre le mal et dans la conquête de la vertu. La *piété* nous tourne vers la prière, vers le culte que nous devons rendre avec joie au Tout-Puissant. La *crainte de Dieu*, enfin, constitue une sauvegarde contre les tentations, et, à cause de ce côté négatif, l'Ecriture a pu dire d'elle qu'elle est « le commencement de la Sagesse. » Comme on le voit, les quatre premiers s'adressent à l'intelligence plus spécialement, tandis que les autres visent plus directement la volonté. Mais il n'y a pas, bien au contraire, de cloisons étanches entre ces deux facultés de l'âme humaine. « La volonté ne fait que suivre l'intelligence, » selon la formule des anciens philosophes ; et celle-ci est poussée à son tour par les décisions que lui dicte la volonté au sujet des études auxquelles elle doit s'appliquer. A cette unité variée de notre âme, la Confirmation ajoute une splendeur nouvelle en y infusant les grâces de l'Esprit-Saint. Les dons reçus dans le sacrement demeurent d'ailleurs en nous d'une manière permanente, durant toute notre existence, et c'est à nous seuls qu'il faut nous en prendre si notre conduite ne se conforme pas toujours à leurs suggestions.

2. La Confirmation forme de parfaits chrétiens, pleinement capables de servir et d'aimer Dieu ; elle arme, en outre, les soldats de la milice sainte. Mais à cette troupe il faut des chefs, et c'est le sacrement de l'*Ordre* qui va les instituer.

De même que dans une armée les grades ne sont

conférés que par l'autorité supérieure, ainsi, dans les bataillons de l'Eglise, peuvent seuls prétendre au commandement ceux qui ont été appelés à cette honorable responsabilité, comme le fut jadis le pontife Aaron. L'appel est à la fois intérieur, par la voix de Dieu qui inspire à quelqu'un le désir du sacerdoce, et extérieur, par le choix légitime de l'évêque qui appelle à l'ordination les sujets éprouvés avec soin. Il ressortit son plein effet dès le moment de l'ordination, et c'est alors qu'intervient le Saint-Esprit pour ajouter à l'âme élue un caractère nouveau à ceux du baptême et de la confirmation, en même temps que pour l'emplir des grâces spéciales et suréminentes dont elle aura un absolu besoin.

Dans les ordinations supérieures, — celles qui participent incontestablement au sacrement de l'Ordre, — le rite de la venue du Saint-Esprit est l'imposition des mains. Cette cérémonie est des plus vénérables. Elle fut pratiquée, en des circonstances solennelles, dès l'Ancien Testament, et les Apôtres la reprirent lorsqu'ils voulurent consacrer leurs nouveaux collaborateurs. Depuis, elle se perpétue dans l'Eglise avec son impressionnante majesté.

L'Evêque seul est le ministre de l'Esprit-Saint pour conférer le sacrement de l'Ordre. A ses paroles, à ses gestes, l'Esprit de Dieu daigne obéir ; et les résultats de cette action du Paraclet sont aussi magnifiques que multiples.

En premier lieu, nous l'avons dit, l'Esprit-Saint imprime dans l'âme du nouvel ordonné un caractère, une marque ineffaçable qui le distinguera toujours de la foule des fidèles. Puis, il le rend capable d'exercer les pouvoirs que précisera la juridiction indiquée par l'Ordinaire. Enfin il le met à même d'exercer les fonctions sacrées, c'est-à-dire d'offrir à Dieu le saint sacrifice de la messe, d'administrer les sacrements, d'annoncer la parole du ciel.

Telle est la grandeur du bienfait que l'Esprit-Saint accorde aux prêtres du Christ. Aucune dignité terrestre ne saurait lui être comparée. Mais s'il impose à ceux qui en sont favorisés de graves devoirs, il charge également tous les fidèles d'obligations impérieuses à l'égard de ces prêtres que le Seigneur a désignés dans un intérêt général. Il faut les respecter comme les représentants de Jésus, écouter leur enseignement, obéir à leurs ordres légitimes, et prier pour que l'Esprit-Saint les assiste toujours dans leur ministère sacré.

III. — *Dans les âmes*

L'ordination est réservée à un petit nombre de privilégiés. Quoique beaucoup plus fréquente, la confirmation n'est pas absolument à la portée de tout le monde. Et d'ailleurs, même ceux qui jouissent de ces surnaturelles faveurs n'ont-ils pas encore besoin, maintes fois, d'autres secours venus des cieux ?

Dans sa bonté, le Saint-Esprit veut correspondre à cette nécessité, à ce désir. A l'action déjà signalée qu'il exerce sur la direction de l'Eglise et à celle qu'il opère dans les sacrements, il joindra donc une influence continuelle sur la vie chrétienne de chacun d'entre nous.

Cela, simplement parce qu'il nous chérit : « Dieu est amour, » disait S. Jean. Il veut donc que nous ne soyions pas séparés de lui, rejetés dans les ténèbres, ployés sous la menace de l'éternel malheur. Mais il sait bien, lui qui nous a créés, toutes les insuffisances de notre nature, déjà mesquine par elle-même, viciée plus encore et dévoyée par le long atavisme des siècles de péché, par la suite lamentable de nos fautes personnelles. Si donc il nous abandonnait à nous-mêmes, le bonheur inouï qu'il nous propose ne pourrait jamais se réaliser.

Il faut qu'il veille sur nous et qu'il supplée à tout ce qui nous manque. Il le fera d'ailleurs avec une infinie délicatesse. Il pourrait nous traîner de vive force vers le bien, comme jadis on enchaînait les captifs au char du vainqueur. Il se gardera bien de le faire. En effet, s'il se substituait totalement à nous dans l'œuvre de notre salut, il abolirait du même coup la dignité qu'il nous a concédée ; il supprimerait notre indépendance et perdrait par là-même tout motif de nous récompenser ; car où serait notre mérite, si nous n'agissions pas librement?

Tout au contraire, il aura soin de ne pas toucher à cette liberté qui est notre suprême prérogative. Il nous maintiendra le droit de choisir entre le bien et le mal, entre la haine et l'amour. Son rôle consistera à éclairer notre esprit, en nous proposant les éléments qui nous permettront de connaître la loi et de juger ce que nous avons à faire. Puis il soutiendra notre courage, afin que nous mettions en pratique ce que nous aurons décidé. Enfin il échauffera nos cœurs pour que l'accomplissement du devoir nous devienne non seulement moins dur, mais facile et joyeux. Et comme il nous aura néanmoins laissés maîtres de refuser ou d'accueillir les inspirations de sa grâce, il pourra sanctionner, par la couronne ou le châtiment, une conduite dont nous serons demeurés responsables.

Pour parvenir à son but, il emploiera les méthodes les plus variées, utilisera les occasions les plus diverses. Tantôt une joie imprévue qui nous poussera à l'action de grâces ; tantôt un deuil, une catastrophe qui nous forceront à réfléchir sur les grands problèmes de l'au-delà. Parfois des événements sensationnels de nature à bouleverser les âmes ; plus souvent un enchaînement de circonstances banales en apparence, mais dont la logique nous conduira à mieux agir. Sa pression sur nous sera quelquefois forte jusqu'à la violence : souvenez-vous de S. Paul sur le chemin de Damas ; mais généralement douce, persuasive et tendre. Il agira à l'égard de chacun d'une manière différente, celle qui sera le mieux appropriée à chaque caractère et à chaque situation. Pour vous rendre compte de cette infinie et ingénieuse tendresse de l'Esprit-Saint envers nous, vous n'avez qu'à relire les pages de votre vie, qu'à interroger les secrets de vos cœurs. Vous vous demanderez ensuite comment vous avez répondu à cette affection persévérante qui fait tout, sans cesse, pour vous sauver.

* *

M. f., nous n'aurons jamais pour l'Esprit-Saint assez de respect, assez de gratitude, assez de fidélité. Prouvons-lui au moins notre bonne volonté en nous conformant à ses conseils, et, pour mieux mériter ses faveurs, redisons-lui souvent la prière que la liturgie insère dans l'Office de la Pentecôte : « Seigneur, qui par les impulsions de votre Esprit instruisez les cœurs de vos fidèles, accordez-nous de goûter, dans le même Esprit, les choses droites et de jouir sans fin de ses consolations ! » Ainsi soit-il.

POUR LA FETE DE S. PIERRE ET S. PAUL

II

LEUR SAINTETÉ ET LEUR POUVOIR

*Vos qui secuti estis me, sedebitis et vos super sedes duodecim, **judicantes duodecim tribus Israel.***

Vous qui m'avez suivi, vous siégerez aussi sur douze trônes et vous jugerez les douze tribus d'Israël. (Mt., XIX, 28).

Mes frères,

Ces paroles sont la réponse de N.-S. Jésus-Christ à la question de S. Pierre qui lui demandait ce qui lui serait donné pour avoir tout quitté et l'avoir suivi. S. Jérôme admire cette confiance de Pierre, simple pêcheur qui vivait de son travail, et qui demande tranquillement quelle sera sa récompense pour avoir fait ce qu'on lui demandait : « Tout quitter n'est pas chose inouïe. Cratès et combien d'autres philosophes l'ont fait. » — Mais S. Pierre ajoute autre chose : « Et nous t'avons suivi. » Or, c'est à cela que répond Jésus.

Et dans cette réponse, nous remarquons que Jésus décrit le mérite notoire des Apôtres, ce par quoi ils ont plu au Christ ici-bas ; puis il décrit leur très haut pouvoir judiciaire pour le jour du jugement.

Et par là, ils sont proposés à notre admiration pour leur mérite, et à notre vénération pour la sublimité de leur pouvoir futur. Et c'est excellemment fêter ces deux saints que d'imiter leur sainteté et de vénérer leur pouvoir. Il nous sera donc utile de méditer ces deux choses.

I. — *Suivre Jésus, c'est la sainteté*

Le mérite des Apôtres vient surtout de ce qu'ils ont suivi N.-S. J.-C.

Il est des hommes qui suivent leurs convoitises de la chair : ce sont les *intempérants*. — D'autres suivent les convoitises du monde : ce sont les *avares* et les *cupides*. — D'autres suivent les pas du Christ : ce sont les *apôtres* et les *saints*.

1° Les intempérants sont victimes de leurs passions basses et grossières, qui les déshonorent aux yeux de tous et leur font perdre leur propre estime. Voici le conseil du Sage : « Ne te laisse pas aller à tes convoitises et réprime tes désirs. Si tu accordes à ton âme la satisfaction de ses convoitises, elle fera de toi la risée de tes ennemis. Ne mets pas ta joie dans l'abondance de la bonne chère et ne lie pas société avec elle. Ne t'appauvris pas en empruntant pour donner des banquets, et quand tu n'as rien dans ta bourse. » (Eccli., XVIII, 29).

2° Les avares et les cupides suivent les vanités du monde. Le prophète en parle comme de gens « qui se nourrissent de vent, qui courent après le vent d'Orient ; tout le jour, ils accumulent le mensonge et la violence. » (Osée, XII, 1). Mensonges et vanités, promesses qui ne sont pas tenues, qui ne rassasient pas, qui affament au contraire. C'est vouloir saisir une ombre et empoigner le vent.

3° Enfin, d'autres suivent le Christ.

a) Mais il en est qui le suivent par curiosité et qui sont ainsi dignes de reproches. S. Jean parle d'une foule nombreuse, qui suivait Jésus parce qu'elle voyait les miracles qu'il opérait sur ceux qui étaient malades (Jo., VI, 2).

b) Il en est qui suivent le Christ d'une manière louable : ce sont les apôtres et les justes. S. Matthieu raconte que, comme Jésus marchait le long de la mer de Galilée, il vit deux frères, Simon appelé Pierre et André son frère, qui jetaient leur filet dans la mer, car ils étaient pêcheurs. Et il leur dit : « Suivez-moi et je vous ferai pêcheurs d'hommes. » Et aussitôt, laissant leurs filets, ils le suivirent.

Disons que suivre J.-C., c'est *facile*. Pierre et André, à l'appel du Christ, laissent tout et le suivent. Matthieu, appelé par le Christ, se lève et le suit. — C'est *utile* : car, dit Jésus, « celui qui me suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie » (Jo., VIII, 12). Et c'est le Christ lui-même qui est cette lumière. Selon Salomon : « Celui qui poursuit la justice et la miséricorde trouvera la vie, la justice et la gloire » (Prov., XXI, 20). — Et puis, c'est *honorable* : « Si quelqu'un veut être mon serviteur, dit Jésus, qu'il me suive, et là où je suis, là aussi sera mon serviteur » (Jo., XII, 26).

c) Enfin il en est qui suivent le Christ avec bonheur : ce sont les saints.

Dans sa vision prophétique, S. Jean les a vus : « Ils suivaient l'Agneau partout où il va » (Apoc., XIV, 4).

Ici-bas, les saints, ceux qui suivent J.-C., l'Agneau plein de douceur, le Docteur plein de sagesse, le Roi très puissant, le Père le plus débonnaire, ce sont les apôtres et tous les hommes apostoliques. Qui pourra dire la ferveur, la persévérance, le courage, la générosité de ces hommes à suivre Jésus à travers les épreuves, les supplices, jusqu'à la mort et au martyre ? Chacun d'eux pourrait dire comme S. Paul : « Qui nous séparera de l'amour du Christ? » Et il énumérait les choses les plus terribles pour conclure : « J'ai l'assurance que ni mort, ni vie, ni quoi que ce soit, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu en J.-C. N.-S. » (Rom., VII, 38).

Ils ont pu dire encore avec S. Paul : « Vivre, pour moi, c'est le Christ, et mourir est un gain. J'aspire à m'en aller pour être avec le Christ » (Phil., I, 21).

II. — *Pouvoir des Apôtres qui ont suivi Jésus*

Après cela, il nous est difficile de décrire la sublimité de la gloire actuelle des Apôtres. Nous savons bien, parce que N.-S. nous l'affirme, qu'ils auront des sièges de juges au jour du jugement et qu'ils jugeront avec lui. Mais nous n'en savons pas davantage. Il nous est seulement possible de nous rendre compte de la dignité de leur fonction sur la terre, comme ministres du Christ.

1° Ils se sont conduits comme font les *princes* envers le roi, qu'ils assistent de leurs conseils. Voici, par exemple, comment S. Pierre écrivait aux anciens pour leur donner des directives : « J'exhorte les anciens qui sont parmi vous, moi ancien comme eux, témoin des souffrances du Christ et qui prendrai part à la gloire qui doit être manifestée : paissez le troupeau qui vous est confié, veillant sur lui, non par contrainte, mais de bon gré ; non dans un intérêt sordide, mais par dévouement ; non en dominateurs des églises, mais en devenant les modèles du troupeau. De même, vous qui êtes plus jeunes, soyez soumis aux anciens ; tous les uns à l'égard des autres, revêtez-vous d'humilité. » (I Pet., V, 1).

Voilà quel était l'esprit de S. Pierre, ses idées sur la manière de gouverner. Ce sont les leçons mêmes de N.-S., fécondées par le Saint-Esprit. Nous savons quelles étaient les idées et la méthode de S. Paul, par ses lettres à Tite et à Timothée, qui étaient des évêques, et nous savons sa manière à lui, par ses lettres aux Eglises.

2o Ils se sont conduits comme de *sages assesseurs* d'un juge suprême, et qui doivent exercer leur fonction avec zèle pour la justice et la vérité. S. Pierre a fait un acte de justice envers Ananie et Saphire. S. Paul a formulé une jurisprudence vis-à-vis du fornicateur de Corinthe, contre lequel il a prononcé une sentence.

3o Ils se sont conduits comme des *prêtres* pieux envers le Pontife, et en priant avec lui pour le peuple. Ils se sont souvenus qu'ils étaient des médiateurs entre Dieu et le peuple. S. Paul a écrit : « Les prêtres qui remplissent bien leur office de présidence, méritent d'être doublement honorés, notamment ceux qui enseignent et qui prêchent. » (I Tim., v, 17).

* *

La parole de N.-S. que j'ai citée en commençant insinue que ces fonctions, qu'ils ont si bien exercées ici-bas dans l'intégrité et la sainteté, seront pour ainsi dire transposées pour eux dans la gloire, et qu'ils seront en quelque sorte ses conseillers, ses assesseurs, ses assistants.

Tout cela est symbolique de leur gloire éclatante et de leur immense pouvoir. Invoquons-les donc avec ferveur. Ainsi soit-il.

CONFERENCES AUX MERES CHRETIENNES

X

La Visitation

LES VISITES DU MONDE, LES VISITES AU SAINT-SACREMENT

I. *Leçons pratiques à tirer de la méditation de ce mystère.* — *a) La charité seule* a inspiré la visite de Marie à Elisabeth. — *b)* De la *discrétion* qui rayonne dans cet entretien. La discrétion suppose la force, pour tenir sa langue ; la sagesse, *recta sapere ;* la prudence, réfléchir.

Examinez le *motif* de vos visites : est-ce par charité, ou pour vous distraire ?

II. *Oubli complet d'elles-mêmes de la Sainte Vierge et de sainte Elisabeth.* — Humilité de celle-ci ; sa foi... Réponse de la Sainte Vierge : « *Magnificat*... Rien de moi... Tout de lui ! »

Quel sujet d'entretien !... Les vôtres, à côté : bagatelle, désir de briller, péchés.

III. *Résultats pour les âmes de la Sainte Vierge et de sainte Elisabeth :* profonde et mutuelle édification ; sanctification. Et vous ? Examinez vos entretiens !...

IV. *Visites au St-Sacrement.* — Visite nécessaire à Celui qui nous attend toujours... Avant d'aller faire vos visites du monde, passez visiter Jésus : « Je voudrais ne donner que ce qui vient de Vous ! »

Epouses et Mères chrétiennes,

Parmi les enseignements qui découlent de la méditation du mystère de la Visitation, il me semble qu'il vous sera profitable de vous arrêter aux leçons pratiques que nous y donnent la Sainte Vierge et sainte Elisabeth relativement aux visites imposées par nos devoirs de société ; notre piété y découvrira même l'occasion de se renouveler dans l'exercice des visites au St-Sacrement.

Dans la Visitation de la Sainte Vierge je constate un triple fait : la charité en est le point de départ, la vertu y rayonne et l'édification mutuelle en est la conséquence.

I

1. Tout d'abord, *la charité seule* a inspiré la visite de Marie à Elisabeth.

Avertie par l'ange Gabriel du bonheur de sainte Elisabeth, la Vierge Immaculée, poussée par l'Esprit-Saint, quitta Nazareth et se rendit à Hébron pour féliciter sa cousine, partager sa joie et sa reconnaissance et lui rendre service... Non seulement elle n'avait pas l'intention de divulguer le grand mystère de l'Incarnation qui s'était accompli en elle, mais elle ne pensait même pas à se glorifier de la manière miraculeuse dont elle avait appris la conception de Jean-Baptiste ; la rumeur publique, l'étonnement et l'émerveillement du peuple devant les faits surnaturels qui l'avaient précédée suffisaient pour qu'elle semblât l'avoir connue naturellement.

Admirez, Mesdames, la discrétion de la T. S. Vierge. Elle possède le secret de Dieu, et sans que l'Ange lui ait recommandé de le garder dans le silence, elle a compris qu'à Dieu seul il appartient de le faire connaître quand il le jugera à propos.

Même à S. Joseph, et malgré l'angoisse et la souffrance qu'il en ressentira, elle ne dira pas un mot qui puisse révéler le mystère. C'est Dieu qui lui enverra son Ange à l'heure choisie pour mettre fin à son épreuve et lui faire connaître sa mission de gardien de Jésus et de Marie : *Custos Domini !*

Ah ! Epouses et Mères chrétiennes, qu'elle est rare la vertu de discrétion, ce discernement de ce qui est à dire ou à taire, et cependant qu'elle est nécessaire ! Croyez-vous que, dans le monde, si elle était pratiquée, il n'y aurait pas à s'en féliciter ?... C'est un flot de paroles non seulement inutiles, mais souvent même nuisibles... On parle pour dire ce que l'on sait et ce que l'on ne sait pas ; on cherche à répandre des nouvelles sensationnelles, sans se préoccuper de savoir si la personne qui vous les a apprises aurait pour agréable de les voir répétées et si elles ne blessent pas la charité, voire même la vérité... On parle pour parler, à tort et à travers, et cette prolixité de paroles est une source de maux et une grande preuve de faiblesse et de médiocrité chez ceux qui sont atteints de ce défaut.

2. En effet, *la discrétion suppose la force, la sagesse et la prudence.*

La force pour posséder et maîtriser sa langue, car si l'apôtre S. Paul nous recommande que notre modestie soit connue de tous et rappelle à tous que Dieu est proche de nous, n'est-ce pas surtout par l'usage que nous ferons de la parole, par *la tenue et la retenue* de nos conversations, que nous témoignerons de notre respect de la présence de Dieu ?

La sagesse donne le goût de ce qui doit être dit; elle apprend à aimer ce qui est simple et droit : *recta sapere,* et c'est à juste titre que la femme forte est louée parce qu'elle a ouvert la bouche guidée par la Sagesse : *Os suum aperuit sapientiæ.*

Enfin *la prudence* veut que, créatures raisonnables, vous réfléchissiez avant de parler, pour prévoir les conséquences de vos paroles.

Et j'ajoute encore que *la foi* doit vous rappeler que votre langue est comme le corporal de Jésus-

Christ. Oseriez-vous profaner le linge sacré sur lequel le prêtre le dépose sur l'autel ? A plus forte raison, vous devez garder vos lèvres pures et sans tache, en pensant à vos communions...

3. Mesdames, il vous faut aussi examiner *le motif de vos visites.*

Est-ce la charité qui les inspire, le besoin de faire du bien, ou le besoin de vous extérioriser ?

Pouvez-vous dire que vous les faites ou que vous les recevez uniquement par dévouement pour votre famille, vos amis, vos relations ? Sont-elles vraiment utiles et de toute convenance ? Ne sont-elles pas une occasion de perte de temps, de négligence de vos devoirs d'épouses, de mères de famille, de maîtresses de maison ?... Ces visites que vous faites sans nécessité, sans utilité, ne remplissent-elles pas votre esprit et votre cœur de frivolités qui, sources de distractions à l'heure de la prière, apportent des difficultés nouvelles à votre recueillement et à votre silence intérieur ?

Si, au jour de vos réceptions, vous tenez à ce que tout soit en ordre dans vos demeures et dans vos salons (et vous avez raison), songez-vous également à *prévoir* le sujet des entretiens ? S'il y a des événements, des personnes, des actes, des paroles discutables, d'avance vous préparez-vous à juger et à parler en chrétiennes, ou bien à vous taire si votre silence doit être un exemple ou une leçon plus efficace qu'une discussion ?

II

1. Ce qui frappe encore dans le mystère de la Visitation, c'est *l'oubli complet d'elles-mêmes* que manifestent la T. S. Vierge et sainte Elisabeth dans cette bienheureuse rencontre. Pas un regard sur soi, aucun retour personnel, pas d'égoïsme.

La Sainte Vierge salue sa cousine, et Elisabeth avertie par le tressaillement de S. Jean-Baptiste s'écrie : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes ! D'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur vienne me visiter ! » Pas une allusion à ce qui s'était passé dans le Temple, au mutisme de Zacharie à la suite de l'annonce de la conception de Jean-Baptiste : réserve, discrétion sur tout ce qui la concerne ; humilité, foi et amour au mystère qui subitement s'est dévoilé à ses yeux : « *Mater Domini mei !* »

Ecoutez maintenant la Sainte Vierge. Oh ! il n'y aura pas une parole sur elle-même, pas un mot de la glorieuse Annonciation ; c'est l'oubli total de la créature devant son Dieu, le chant de la reconnaissance qui jaillit des profondeurs de son humilité et de son amour : *Magnificat anima mea Dominum !*

Quel entretien, Mesdames, et qu'il emporte les âmes bien loin des égoïsmes et des vanités de ce monde, bien près de Dieu !

2. Hélas ! si descendant en vous-mêmes vous examinez les sujets ordinaires de vos conversations, qu'y trouverez-vous ?

La bagatelle sous toutes ses formes, avec ses noms les plus vulgaires, racontars, cancans, dans lesquels la vérité, la charité et souvent même les convenances ne sont pas respectées. Chacun cherche à briller, à éclipser les autres et l'on est plus préoccupé de chercher ce que l'on va dire que d'écouter ce que l'on vous dit. Paroles et sourires qui blessent le prochain parce qu'ils sortent de lèvres orgueilleuses et égoïstes ! Paroles et sourires à l'encontre souvent des plus saintes vertus de pureté et de charité !...

Si vous aviez réfléchi et préparé quelque peu vos entretiens, il me semble que vous auriez trouvé dans les nouvelles politiques, religieuses ou littéraires un moyen d'intéresser et de plaire sans détriment pour qui que ce soit et, probablement, au profit de plusieurs.

III

Et maintenant, Mesdames, si nous considérons *le résultat* pour les âmes de la Sainte Vierge et de sainte Elisabeth, de leur saint entretien, nul doute que nous reconnaissions *une profonde et mutuelle édification,* et une sanctification plus grande. Dieu ne peut pas permettre que les saints se rencontrent sans se rapprocher de lui. *C'est Dieu qu'on trouve et qu'on aime dans les saints.* Aussi la Vierge Immaculée est revenue de sa visite à sainte Elisabeth, ayant grandi en amour et en sainteté, et sainte Elisabeth, sans aucun doute, a reçu de la Mère de son Seigneur toutes les grâces dont la divine Source était encore cachée en elle.

Epouses et Mères chrétiennes, comme Marie et comme Elisabeth après la Visitation, avez-vous pour Dieu plus d'amour et de reconnaissance quand vous sortez de vos visites ? Etes-vous plus rapprochées de Dieu, plus attentives à vos devoirs, plus détachées du monde ? Votre cœur ne reste-t-il pas vide, vide de tout ce qui pourrait l'élever ?... Votre route n'est-elle pas trop sombre parce que vous n'y projetez pas la vraie lumière qui illuminerait votre devoir ?

Qu'il vous serait utile, après chacune de vos visites et de vos conversations, de les examiner sérieusement et de voir les fautes que vous avez pu y commettre, les paroles que vous auriez dû supprimer, les sourires, les attitudes que vous auriez dû transformer par la grâce de la charité et de la modestie chrétienne !...

IV

Enfin, Epouses et Mères chrétiennes, après vous avoir parlé des visites du monde quelquefois bien inutiles, il me faut vous dire un mot d'une visite autrement importante et utile, *de la visite nécessaire* à Celui qui vous attend toujours dans le tabernacle, N.-S. Jésus-Christ.

Oh ! n'oubliez jamais la visite au Saint-Sacrement ! Notre-Seigneur n'est-il pas votre seul ami véritable, le seul qui s'occupe toujours de vos intérêts éternels, et qui se tient à votre disposition à n'importe quelle heure de la journée ?... Non seulement il est toujours prêt à vous recevoir, à vous écouter, à vous aider ; mais bien plus, il a faim et soif de vous voir, il vous désire, il attend le moment où sur vous et sur tous les vôtres il pourra répandre ses grâces : « J'ai besoin de te faire du bien... Je languis d'amour... »

Répondez donc à son appel, et toutes les fois que cela vous est possible, avant d'aller faire vos visites du monde, passez visiter Jésus : « Mon bon Maître, je voudrais ne donner que *ce qui vient de vous, rien de ce qui vient de moi...* Eclairez mon intelligence, fortifiez ma volonté pour que mes paroles soient selon votre esprit, selon votre Cœur ! »

* *

Rappelez-vous, Mesdames, ce que je vous ai dit bien souvent : vous n'avez pas le droit de poser sciemment et volontairement un acte qui ne soit pas raisonnable, et, parce que Dieu vous a appelées à l'ordre surnaturel, vous n'avez pas le droit de poser,

en toute connaissance et liberté, un acte qui ne soit pas surnaturel.

Or, si S. Paul vous recommande : « Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu, » cherchez donc dans vos entretiens et dans vos visites cette gloire de Dieu ; montez et faites monter les cœurs vers lui.

Alors, revenant dans vos demeures après avoir répandu au dehors le feu de la charité, vous retrouverez sans peine dans le silence de la solitude le cœur-à-cœur avec Dieu, et, comme la Vierge Immaculée, en union avec elle, vous chanterez le cantique de la reconnaissance à ce Dieu qui aura daigné se servir de vous pour faire du bien autour de vous. Ainsi soit-il.

L'EUCHARISTIE ET LA VIE

III

L'EUCHARISTIE AU SEUIL DE L'AU-DELA

Je veux revenir une fois encore, m. f., sur ce sujet de la mort, sujet triste entre tous, je l'avoue, mais si important pour des êtres qui, comme nous, sont condamnés à mourir. « Mourir ! ça ne dure pas longtemps, me disait l'autre jour un de mes amis, mais quel vilain passage ! » C'est vrai pour tout le monde, excepté pour les saints. Le vulgaire que nous sommes a raison de trembler ; nous sommes des pécheurs en effet, et nos grands ennemis, sur le seuil de l'au-delà, ce sont nos péchés passés. Ce sont eux qui peuvent nous perdre. Qui nous sauvera de leur puissance de perdition ?

Etudions cela, s'il vous plaît. Nous retomberons quelque peu sans doute dans les idées que nous avons déjà méditées, mais qu'importe ? Plus on frappe sur un clou, plus il entre profondément dans le bois et dans la pierre même ; plus on répète une idée, plus profondément elle entre dans l'âme.

I

Vers l'an 1409, parut un ouvrage inspiré d'une œuvre semblable du fameux Gerson, le chancelier de l'Université de Paris ; il était intitulé *Ars moriendi*, « L'Art de mourir ». Cet ouvrage eut un succès énorme dans toute la chrétienté. C'est qu'il traitait des terreurs et des espérances chrétiennes à l'heure de la mort.

Le texte en est frappant, éloquent ; mais ce qui attira surtout sur lui l'attention du public de ce temps-là, ce sont les étonnantes gravures sur bois qui en illustraient les pages. Là est traduite, avec une rudesse farouche, « l'angoisse sans nom du mourant qui sent que tout l'abandonne ; ses sens eux-mêmes par quoi lui venait toute joie sont *déjà clos et serrés par la très forte et horrible serrure de la mort.* » C'est l'heure trouble où les dogues de l'enfer, rassemblés autour du chevet où agonise le moribond, lui livrent le dernier assaut. Les démons sont là, tout près de lui, qui lui soufflent les pensées qui doivent le perdre.

Ces démons cherchent à lui enlever la foi. L'un d'eux lève une couverture derrière sa tête et lui cache le ciel, et une voix perfide lui murmure : « Personne n'est revenu du tombeau pour t'assurer que ta croyance n'est pas vaine. » — « Dieu est inexorable. Jamais il ne te pardonnera. » Et voici que ses crimes lui apparaissent : son adultère se lève devant lui, et le pauvre qu'il a laissé souffrir la faim, et l'homme qu'il a blessé et tué.

Il faut voir ces gravures à la fois grotesques et terribles, pour se faire une idée de ce qu'elles représentent d'inquiétant et de poignant à l'esprit. Les démons, en particulier, avec leurs cheveux de flamme, leurs cornes de bouc, leurs yeux tristes et féroces, leurs pieds fourchus, les serpents dont ils semblent vêtus et qui leur mordent les jambes à pleines dents, ces monstres ont tous un effroyable aspect de cauchemar. Des caricatures si l'on veut, mais des caricatures sinistres...

On se dit : l'âme ainsi tentée, elle si faible, aux prises avec ces effroyables forces surgies des ténèbres, cette âme est perdue !

Mais non, un ange montre au malheureux qui dans une minute ne sera plus de ce monde, le Christ en croix, le Christ dont tout le corps saigne du sang rédempteur et qui, du haut de sa croix, le regarde avec amour. A cette vue, le mourant fait un acte de foi, et d'espérance, et il meurt. La lutte est finie : c'est la victoire ! On voit son âme (une petite figure qui s'élève avec le dernier souffle au-dessus de la couche funèbre) monter vers le ciel où les esprits bienheureux l'accueillent.

Evidemment, m. f., il y a dans ces tableaux beaucoup d'imagination. N'empêche, ces pages qui parlent si violemment aux yeux, disent aussi quelque chose d'important à l'esprit.

S'il n'est pas vrai que nous soyons, à notre dernière heure, entourés de monstres comme ceux que ces gravures représentent, il est vrai que nos péchés sont présents à notre souvenir et, par leur gravité comme par leur nombre, constituent pour nous une terrible menace.

Il est vrai aussi que Jésus est là, prêt à nous secourir, et c'est ce que je veux que vous compreniez bien maintenant.

II

L'Eucharistie est l'espérance du mourant.

Ce qui nous inquiète au seuil de l'au-delà, la vision formidable que nous craignons d'avoir sous les yeux au sortir de ce monde, c'est le Juge aux sentences sévères, rigoureuses et terribles. L'inévitable rencontre avec ce Juge redoutable a de quoi nous jeter dans l'épouvante, et je connais des saints qui, à cette pensée, ne pouvaient s'empêcher de trembler comme des enfants.

C'est que cet instant du jugement particulier, bien que plus rapide que l'éclair, décide de notre destinée éternelle. C'est qu'on est au carrefour des routes qui conduisent au ciel ou au purgatoire, et c'est le salut, ou en enfer, et c'est la perte et le malheur pour l'éternité ! La partie est grave qui va se jouer là, et je comprends qu'on en frémisse d'angoisse.

Cependant, quelque chose peut nous rassurer, jusqu'à nous inspirer une confiance infinie.

Qui est ce Juge devant qui il va falloir paraître et rendre des comptes ? Est-ce un ennemi ? Est-ce un étranger ? Ah ! m. f., pour nous qui l'avons reçu tant de fois à la Table Sainte, pour nous qui avons vécu avec lui, de lui, il est au contraire le Grand Ami, l'Hôte familier de cette demeure qu'est notre cœur d'homme ! Il est venu à notre porte, et nous l'avons accueilli ; il nous a tendu les bras, et nous nous sommes jetés sur sa poitrine ; et le voilà :

nous sommes devant lui ! Et il nous repousserait d'un geste de dédain et de colère ? Est-ce concevable ? « Comment ! Dieu m'aimerait jusqu'à s'immoler chaque jour sous mes yeux ; il m'aimerait jusqu'à descendre dans ma poitrine, à moi, pauvre petit être infime et pécheur ; il m'aimerait jusqu'à mêler sa chair à ma chair, son sang à mon sang, sa vie à ma vie ; il me dirait, au fond de la conscience, de ces ineffables paroles que murmure seul un ami à l'oreille de son ami. Il ferait cela pendant 30, 40, 50 ans, et puis, après avoir comme fasciné mon cœur, après lui avoir fait une blessure inguérissable, il s'en irait ! Il imiterait la créature et ses amours infidèles ! Non, non, l'Eucharistie n'est qu'un essai, qu'un commencement, celui de l'artiste qui prélude par des sons voilés dans le mystère. Mais les voiles se déchireront, mais le mystère s'éclaircira, mais l'union s'achèvera dans la lumière et dans les joies du ciel ! » (Mgr Laroche).

Donc, pourquoi trembler ? Pourquoi désespérer ? Ce Jésus que le Viatique a déposé dans votre cœur et qui est uni à vous au plus intime de vous-même, c'est le Dieu que l'on a justement appelé « l'éternel amant des âmes ! » Un vieil antiphonaire, dans l'office de l'enterrement, fait chanter le mort : « Mon Dieu, dit-il, j'ai été pécheur, mais j'ai été racheté de votre sang. Ma confiance en votre bonté est immense ; ouvrez-moi la porte de la justice ; j'entre dans le lieu où est le merveilleux tabernacle; j'entre dans la maison de Dieu. »

Voilà quelle sublime confiance inspire la foi à la Rédemption et, surtout, le fait de porter en soi, à l'heure de la mort, le Rédempteur en personne.

* *

Heureux, m. f., ceux qui devant cet autel où le Sauveur s'immole chaque jour pour nous, se sont agenouillés souvent à la Table Sainte. Heureux ceux qui ont quitté la terre, la grâce dans l'âme et l'Hostie dans le cœur. Ils ont reçu le Christ, avec une foi fidèle, sous les voiles qui le cachaient à leurs yeux de chair. Mais les voiles se déchirent à la mort, et tout l'au-delà s'ouvre comme un palais immense. Alors, ils verront leur Dieu face à face, tel qu'il est, dans sa gloire et dans son triomphe éternel et dans cette beauté incomparable qui fait la contemplation, l'admiration et l'adoration de tous les esprits célestes. Ils chanteront sa louange, mêlés au formidable et délicieux concert d'une fête qui ne finira plus.

C'est la grâce que je vous souhaite à tous. Ainsi soit-il.

IV

L'EUCHARISTIE GAGE D'IMMORTALITÉ ET DE RÉSURRECTION

Mes frères,

« Celui qui me mange, dit Jésus, je le ressusciterai au dernier jour. » C'est la promesse suprême qui fait entrevoir à l'homme l'heure bienheureuse où il sera sauvé tout entier, parvenu enfin à la perfection du bonheur. Jusqu'à cette heure, l'âme est restée séparée et comme veuve du corps fraternel que la mort lui a ravi. Au dernier jour, par la volonté et la grâce du Rédempteur, le rapprochement, la réunion s'accomplit. L'être humain mutilé retrouve son intégrité constitutive. Il redevient ce qu'il fut aux jours de sa vie terrestre, mais avec une âme béatifiée et un corps transfiguré, incorruptible, semblable à Celui dont la chair incorruptible l'a nourri ici-bas.

Laissez-moi vous exposer cette doctrine et vous l'expliquer.

Deux pensées feront l'objet de ce discours : 1o Parce que notre chair a été ici-bas unie à celle du Sauveur, elle sera associée à son triomphe éternel. — 2o Notre chair ressuscitée sera restaurée sur le modèle même du corps de Jésus-Christ.

I

La certitude que Jésus-Christ ressuscitera ceux qui se seront unis à lui dans l'Eucharistie, il nous l'a donnée lui-même : « Celui qui mange ma chair, a-t-il dit, *je le ressusciterai au dernier jour.* »

Il s'agit de bien entendre ces paroles. A première vue, il semblerait que seuls ceux qui communient ressusciteront. Il n'en est rien. La résurrection des morts sera universelle. Pas un mort ne restera dans la tombe au moment où la trompette sonnera. Ce sera un branle-bas général de tous les corps ensevelis dans la terre, une mobilisation collective de tous les habitants du sépulcre. Ce texte signifie donc autre chose que ce qu'il semble dire.

Quoi ? Il faut se souvenir que, dans un autre passage de l'Evangile, Jésus distingue deux résurrections : l'une qu'il appelle la *résurrection de la vie,* pour les justes ; l'autre qu'il appelle la *résurrection du jugement*, pour les mauvais. Quand il dit : « Celui qui mange ma chair, je le ressusciterai au dernier jour, » il parle évidemment de la résurrection de la vie, pour les justes. Il nous fait entendre qu'il évoquera de la tombe et qu'il réunira à sa personne, en ce jour redoutable seulement pour les méchants, les chrétiens qui, aux jours d'ici-bas, ont été les fidèles convives de sa Table.

La raison d'un tel privilège se conçoit sans trop de peine ; permettez cependant que j'y insiste quelque peu.

L'Eucharistie contient Celui qui est la Vie : *Ego sum vita*, la vie totale et absolue, la source de la vie et de toute vie, la vie éternelle. Communier, c'est donc recevoir la vie totale et absolue, c'est se plonger dans la source de vie et de toute vie, participer à l'éternelle vie dès ici-bas. Cette vie du Christ nous pénètre tout entiers : elle vivifie notre âme; elle vivifie pareillement notre chair ; et comme elle dépose dans notre âme le germe du salut, elle dépose dans notre corps la semence de l'immortalité et le germe de la résurrection.

Uni à vous par la communion, d'une union si intime que vous ne faites plus qu'un avec lui, — car sa chair est devenue votre chair, — le Seigneur détruit dans votre nature les germes de corruption et de mort qu'elle recèle, et lui confère un principe de résistance, de persistance, de réveil et d'éternelle vie.

La gloire qui attend l'âme nourrie de Dieu doit rejaillir sur l'homme tout entier, rayonner sur son être intégral : donc en même temps que sur toutes ses facultés, sur son organisme physique lui-même. Devenus *concorporels* avec le Fils de Dieu, nous devons participer à son incorruptibilité, comme à sa félicité et à sa gloire.

Cette résurrection, dans le simple fait de ce réveil de notre chair, est déjà une sublime espérance ; il y a cependant autre chose que je vous ai annoncé et qu'il me faut vous dire.

II

Ceux qui communient à son corps, le Seigneur les ressuscitera avec les justes, pour *la gloire*. Il leur

rendra leur corps, mais il le leur rendra revêtu d'une plus admirable beauté que ne le seront le corps de ceux qui ne l'auront pas reçu dans l'Hostie.

Pourquoi ? — Parce que leur chair a touché sa chair ; parce que leur chair est devenue comme sa chair, une chair toute parfumée de son passage en elle, une chair où la Divinité a daigné descendre et habiter souvent. Il ne se peut qu'une telle chair reste éternellement dans le tombeau. Comme celle de Jésus, il faut qu'elle ait son lumineux matin de Pâques.

Rappelez-vous l'état du corps du Seigneur, quand il traversa la pierre du tombeau, quand il pénétra dans le Cénacle fermé et verrouillé, quand il monta au ciel le jour de l'Ascension. Ce corps, aux heures douloureuses de la Passion et de la Croix, avait été blessé, déchiré, ensanglanté, mort. Ressuscité, il était entré dans l'immortalité pour jamais, intact, complet, parfait, subtil, glorieux.

Ce corps glorieux d'un Dieu triomphant est l'image, ou, si vous l'aimez mieux, l'exemplaire typique de tous les corps ressuscités pour la gloire, et plus particulièrement de ceux qui auront été unis au corps du Christ dans l'Eucharistie.

Sans doute, quand Jésus vient en nous, c'est à notre âme qu'il s'unit, c'est elle qu'il vivifie, qu'il sanctifie et divinise; mais cette vie qu'il prodigue à l'âme rayonne et rejaillit nécessairement sur le corps, car l'âme et le corps sont unis et liés l'un à l'autre d'un lien si étroit qu'ils ne peuvent pas ne pas partager le même sort. La vie surnaturelle de l'âme vivifie donc le pesant compagnon de son destin. Jésus-Hostie a pris possession de l'être humain tout entier, et il le pénètre de sa vertu. Il s'identifie pour ainsi dire, tant l'union, tant la fusion est intime, avec ceux à qui il se donne. Ceux-ci doivent donc avoir quelque chose de son incorruptibilité.

Un germe de résurrection et d'incorruptibilité a été déposé par l'Hostie dans ce corps dont elle a pris possession : « Ce limon, dit un saint évêque, s'embaume lentement et s'imbibe de gloire latente. » Le jour viendra où la splendeur en éclatera à la face de l'univers.

Mêlé à la chair de ceux qui se nourrissent de ce Pain vivant, « le Pain eucharistique y insère le germe immatériel de l'éternelle vie, et la mort naturelle ne le détruira pas. Il sera conservé dans leurs ossements arides, aucun atome de leur poussière dispersée n'en sera disjoint, il y dormira jusqu'au jour où Dieu commandera qu'il éclose, et aussitôt cette chair revivra, ou plutôt refleurira pleine de gloire, revêtue d'immortalité, dépouillée des concupiscences qui ont été la cause de sa corruption. Rien d'impur ne restera en elle, rien que puisse atteindre l'aiguillon de la mort ; le contact du Fils de Dieu aura détruit et consumé le principe de la mort. » (L. Veuillot).

Telle est notre foi, m. f., notre foi très sûre, car elle est basée sur l'infaillible parole de notre Dieu. Ce Dieu que nous avons reçu par la communion sur nos lèvres, dans notre bouche, dans notre poitrine, dont la chair se sera mêlée à notre chair, le sang à notre sang, ce Dieu, au dernier jour, nous ressuscitera.

Sans doute « d'autres, qui n'ont point reçu l'Eucharistie, vivront et ressusciteront, je le sais ; mais à la surabondance de leur vie, aux splendeurs prodigieuses de leurs corps ressuscités, on reconnaîtra, dans la patrie, les communiants de l'exil, et pour eux, la communion éternelle sera plus remplie de joie, de délices et de gloire. » (Monsabré).

Quiconque a uni, ici-bas, sa chair et son sang à la chair et au sang du Christ est sacré pour le suprême triomphe dans la résurrection de gloire.

Voilà le dogme ; voilà la vérité.

L'Eucharistie est le banquet sacré, où le Christ est l'aliment des âmes, où nous vénérons le souvenir de sa Passion, où l'être est comblé de grâce, et où nous est donné le gage de la gloire future. *O sacrum convivium... !*

* *

Allons chercher à la Table sainte, m. f., cette vie qui doit se poursuivre dans la vie éternelle et se révéler jusque dans notre chair, à l'heure de la résurrection glorieuse. Quelle ivresse, quel triomphe, quand nous nous réveillerons du long sommeil de la terre, tout resplendissants de la beauté et de la gloire même de notre Sauveur !

Nous aimons la vie. « L'humanité est affamée de vie. Elle veut vivre d'une vie intense et permanente... Elle chante la résurrection en se couchant dans la tombe... Par delà les ténèbres du trépas, elle voit des aurores ; par delà la traversée du temps, elle salue des mirages lointains d'éternité. » (P. Coubé).

Ces paroles répondent à une vérité incontestable. Nous voulons vivre, vivre toujours, et non pas d'une vie purement spirituelle, de la vie des âmes séparées, qui est en somme un genre d'existence que nous ne comprenons pas très bien ; nous voulons vivre de notre vie d'hommes, composés d'une âme et d'un corps ; nous voulons vivre éternellement, *tout entiers,* avec notre esprit et notre chair.

Ce désir inné, puissant, invincible comme la vie même, la mort inévitable vient le contrarier et l'anéantir. Je désire vivre, vivre toujours et il faut que je meure ! Ce corps, compagnon de mon âme, sans lequel je ne parviens même pas à me concevoir, il se corrompra dans la tombe, il deviendra poussière, il tombera à rien ! Eh bien ! voilà ce que Jésus nous annonce : nous revivrons tout entiers, nous qui participons au festin de son Eucharistie. Ces membres, ces pauvres membres, la chair de Jésus les a touchés et son sang les a vivifiés. Ils ne peuvent être humiliés dans la tombe pour toujours. Il y a du divin en eux ; donc de l'immortel. Un jour, le germe de résurrection que l'Eucharistie a déposé en eux poussera, se développera, fleurira. Ils tressailleront de vie alors dans la terre, *exultabunt ossa mea,* et mon corps consacré par votre contact, ô mon Dieu, se lèvera pour partager la félicité de mon âme. *Reposita est hæc spes mea in sinu meo.* « Voilà l'espérance que votre parole a déposée dans mon cœur. » Ainsi soit-il.

V

L'EUCHARISTIE ET LE CIEL

Ego merces tua magna nimis.
Je serai moi-même ta récompense immense. (Gen., xv, 1).

Mes frères,

L'Eucharistie est le gage de notre salut. La recevoir, c'est préparer sa propre gloire future et son propre bonheur éternel : importante vérité que je veux vous exposer en terminant la série de nos entretiens sur le plus grand et le plus saint de nos sacrements.

Je vous ai enseigné la Vérité, je vous ai montré

la Voie, je vous ai dit où est la Vie. Rien de plus naturel que de vous faire voir à présent le terme où vous conduisent cette *Vérité,* cette *Voie* et cette *Vie,* grands noms que Jésus s'est donnés à lui-même et qu'il a le droit de revendiquer dans l'Eucharistie, comme au cours de son existence mortelle et par delà.

Après quelques vues rapides sur le ciel, nous allons constater que la divine Eucharistie en est le prélude et comme le commencement obscur, mais plein de promesse.

I

En quoi consistera la gloire et le bonheur des élus dans le ciel ? Vous le savez : dans la vision et la possession de Dieu.

1. Les élus *voient* Dieu, face à face, sans voile, tel qu'il est, et ils voient en lui toutes les vérités et toutes les beautés, réalisées ou non ; en d'autres termes : tout l'univers créé et tous les mondes à naître, l'ensemble magnifique et formidable de tout ce qui existe, soit comme réel, soit comme possible.

2. En même temps qu'ils voient Dieu, les élus le *possèdent*. Ils le possèdent ! Quel mot audacieux ! Et pourtant c'est le mot des saints Livres et de la Théologie, celui qui traduit le plus haut bonheur des élus. Ils le possèdent, parce qu'ils sont avec lui; ils le possèdent, parce qu'ils vivent en lui ; ils le possèdent, parce que tout ce qui est à lui est à eux; ils le possèdent parce que, comme il l'a dit, il sera lui-même leur récompense.

Vision et possession, voilà l'essence du bonheur céleste ; mais ce n'est pas tout.

3. De cette vision et de cette possession résultent pour les âmes bienheureuses des *jouissances* ineffables, d'enivrantes délices : délice d'adorer l'Adorable, délice d'aimer le seul Aimable. L'amour béatifique est un amour prosterné qui jouit de Dieu et de lui-même, qui coule des hauteurs de la divinité dans les abîmes du cœur et qui fait entrer l'âme dans le courant de la vie infinie. Il n'est point d'expression dans la langue des hommes pour traduire les transports des élus emportés dans ce torrent.

4. Le ciel, c'est encore l'exonération et la *délivrance* de toutes les misères terrestres, selon cette si encourageante parole de S. Jean : « Là, dit-il, Dieu essuiera sur leurs yeux les larmes de ses élus, et il n'y aura plus de mort jamais ; plus jamais de douleurs ; les jours d'épreuve se seront évanouis. » (Apoc., XXI, 4).

5. Le ciel, c'est enfin l'accord, l'entente, l'*unisson des âmes,* consommées dans une absolue et harmonieuse unité. On nous parle de fraternité sur la terre ; nous savons ce que vaut cette fraternité qui méprise, qui persécute et qui tue ! Même entre nous, chrétiens, nous ne sommes pas toujours aussi fraternels que nous devrions l'être. Là-haut, le *Sint unum,* « Qu'ils soient un » de Jésus est réalisé. Anges et saints, tous les élus ne forment qu'une famille dont tous les membres s'estiment et se chérissent, et cette souveraine entente n'est pas ce qu'il y a de moins doux dans un état où tout est bonheur.

Tel est le séjour de la vie éternelle. Dans ces quelques paroles, je ne le peins que dans ses grandes lignes. Pourtant, si je n'entre pas dans le détail, je vous en indique bien les principales délices.

Voyons maintenant si quelque chose de ces délices ne se retrouve pas dans l'Eucharistie, au moins à l'état de germe.

II

Il est bien vrai que le ciel est en germe dans l'Eucharistie. Jésus ne nous a-t-il pas dit : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie en lui », et « Je lui donnerai la vie éternelle » ? Or, il n'y a qu'au ciel que l'on vive la pleine vie, *toujours ;* la vie éternelle n'est donc, sur les lèvres de Notre-Seigneur, que le ciel, son royaume définitif. Il en faut conclure qu'il existe un rapport entre l'acte de le recevoir dans l'Hostie et ce ciel qu'il promet à ses élus.

Ce rapport existe en effet, et n'est pas difficile à saisir.

1. D'abord, au ciel, les élus ont la vision de Dieu : « Ils le voient, dit S. Paul, face à face. » Dans la communion, sa présence adorable est, il est vrai, voilée, mais le « face à face » existe combien proche ! combien intime ! Et ce que nous ne voyons pas de nos yeux de chair, nous le voyons des yeux de l'âme par la foi. Nous sommes en sa présence ; il est là ! Aucun doute. Ce n'est pas une conjecture, une opinion, quelque vague et obscure idée ; c'est une réalité vivante et une certitude sans ombre. A ce point de vue déjà, l'Eucharistie est un commencement du ciel.

2. Ensuite, dans le ciel les élus possèdent Dieu. A la Table sainte, Dieu se donne aussi à nous ; il habite en nous ; il nous pénètre, il nous vivifie. Nous le possédons si bien qu'il n'est pas sur terre de possession aussi parfaite et aussi totale que celle-là !

Qu'à ce point de vue encore il y ait une différence entre le ciel et l'Eucharistie, j'en conviens. Dans le ciel et dans l'Eucharistie Dieu n'est pas reçu de la même manière. « Dans le ciel, il est reçu à essence et à âme découverte ; dans l'Eucharistie, le double voile des espèces et de la foi enveloppe et l'humanité sainte qui déjà couvre l'essence divine, et l'âme qui s'unit à la chair et au sang du Sauveur. » Malgré tout l'union et la possession n'en sont pas moins effectives, et c'est le même Dieu qui est reçu dans le sacrement et qui est vu et goûté au ciel. Toute l'essence divine n'est-elle pas dans le Verbe incarné? Le Verbe peut-il se séparer de son Père et de l'Esprit-Saint ? Posséder le Dieu de l'Eucharistie, c'est donc posséder le Dieu du ciel.

3. Dans le ciel, de la vision et de la possession résultent des délices ineffables. Dans l'Eucharistie des délices semblables attendent le communiant dont la foi est vive et l'amour sincère et ardent. Les âmes pieuses le savent bien ; elles goûtent à la Table sainte des joies telles que les joies vulgaires du monde n'ont plus d'attrait pour elles. « Les mouvements sacro-saints de la vie divine s'accomplissent ici-bas dans l'âme des communiants, comme ils s'accomplissent là-haut dans l'âme enivrée des Bienheureux. La communion de la terre est, comme la communion du ciel, la joyeuse possession de Dieu. La terre devient le ciel. »

Des saints ont connu l'extase dans leur communion, et un S. Philippe de Néri, par exemple, brûlait d'un tel amour que son cœur n'était plus assez grand ni sa poitrine assez large pour contenir son Dieu et la joie que la divine présence apportait avec elle.

4. Dans le ciel, absence des misères de la terre ; plus de larmes ; plus de douleurs. Comme la vision béatifique, l'Eucharistie chasse les nuages, écarte tous les soucis, apaise toutes les peines, apporte toutes les

consolations dont nos pauvres vies ont tant besoin. Qui d'entre nous, si peu fervents que nous soyions, ne s'est relevé de la sainte Table apaisé et plus fort? Qui d'entre nous n'a, un jour ou l'autre, noyé sa peine dans le sang du Christ ? Qui d'entre nous n'a été consolé et soutenu par son infinie bonté ? En vérité, l'Eucharistie sécherait toutes les larmes, nous consolerait de tout, et serait déjà le ciel si notre foi était profonde comme celle des saints et si notre amour égalait leur amour !

5. Dans le ciel enfin, union consommée de tous les élus. Grâce à l'Eucharistie, union de toutes les âmes croyantes dans la même foi et le même amour. Tous nous nous agenouillons à la même Table pour participer au même banquet ; tous, nous avons l'âme nourrie de la même substance ; tous, rameaux attachés au même cep et pénétrés de sa sève, nous vivons d'une même vie. Le même sang nous vivifie et le même esprit nous anime : comment ne serions-nous pas fraternellement unis dans la charité ? Ce n'est pas encore le ciel, mais c'en est l'image et l'avant-goût.

Vous le voyez, m. f., il y a un rapport étroit entre l'Eucharistie et le ciel.

L'Eucharistie n'est pas seulement un moyen de sanctification, une préparation au ciel ; elle est, sans les splendeurs de la vision béatifique, le ciel même. Elle nous apporte le même Dieu dans un face à face obscur et pourtant réel. Elle nous permet de le posséder, enveloppé de voiles, il est vrai, mais aussi vraiment que nous le posséderons au ciel. Elle nous fait goûter un commencement des délices qu'on y goûte, un commencement des heureuses immunités célestes, un commencement de l'union si vaste et si douce des élus.

Aussi, m. f., quand, à vos messes de communion, si recueillies et si touchantes, vous chantez le beau cantique : « Le ciel a visité la terre,... » ce que vous exprimez n'a rien d'une poétique exagération ni d'une vaine image ; c'est l'expression de la plus pure vérité.

* *

Que de telles pensées, m. f., sont douces et consolantes ! Non seulement le ciel, — la compagnie des anges et des saints, la vision de Dieu, le bonheur dans sa plénitude éternelle, — nous est destiné ; il nous sera donné, sûrement, infailliblement, si nous communions au corps et au sang du Christ. L'Hostie nous sauvera, *O salutaris hostia.* Mais l'Hostie est dès aujourd'hui, pour ceux qui la reçoivent, le gage de leur gloire future. *O sacrum convivium, futuræ gloriæ nobis pignus.*

Quand le prêtre dépose l'Hostie sur vos lèvres, il dit : « Que le corps de N.-S. J.-C. garde votre âme pour la vie éternelle ! » Cette parole se réalisera un jour dans la pleine lumière. En attendant, elle est déjà réalisée en partie, car, avec l'Hostie, la vie éternelle est déjà en vous, prête à se révéler à la mort, et à éclater dans une gloire et une félicité sans mesure comme sans terme.

Cette gloire et cette félicité, m. f., je l'appelle pour vous comme pour moi, de toute l'ardeur de mes désirs et de toute la ferveur de ma prière. Ainsi soit-il.

FIN

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Aux obsèques d'un Curé [1]

L'HOMME ET L'APÔTRE DE MARIE

Mes frères,

La Sainte Ecriture nous parlant d'un personnage dont elle raconte la fin, se sert de cette expression imagée : « Il a été arrêté par la mort. » Arrêté par la mort : c'est le mot qui convient pour caractériser la disparition soudaine de M. l'abbé Nicolas.

Chez lui la décrépitude n'était pas venue avec la vieillesse. Les épaules ne s'étaient pas courbées. La démarche n'était pas devenue chancelante. Les cheveux avaient à peine blanchi... Il était encore en pleine vie malgré ses 70 ans.

Et voici que, tout à coup, il a été arrêté dans son élan. Il est là, lui, le bouillant, lui dont le geste, le regard, la parole, révélaient l'activité et l'entrain. Son cœur a cessé de battre. Son souffle, ce bon air qui lui apportait la vie, s'est exhalé pour toujours ; ses lèvres, d'où la parole s'échappait ardente, sont muettes à tout jamais ; ses yeux, qui rayonnaient des flammes vives de l'intelligence, sont fermés pour toujours.

Et nous voici réunis pour lui rendre les derniers devoirs et recommander son âme à la miséricorde divine.

Avant de dire à Dieu pour lui la suprême prière, je voudrais saluer une dernière fois M. l'abbé Nicolas, chanoine honoraire de la Martinique, curé de la Basilique de Longpont, et vous dire, en raccourci, ce que fut en lui *l'homme* et *l'Apôtre de Marie*.

I. — *L'homme*

1. *L'homme est une intelligence.* C'est par là qu'il domine la création matérielle et qu'il se met en communication avec ses semblables. Chez M. Nicolas l'intelligence était vive, pénétrante ; elle se révélait par sa conversation spirituelle, étincelante de verve et d'esprit.

L'ayant surpris un jour lisant un ouvrage de Bossuet, je l'entendis m'expliquer en connaisseur les charmes qu'il trouvait à cette lecture.

2. *L'homme est un cœur.* Si un homme n'a que de l'esprit, nous l'admirons, sans l'estimer, et, souvent, nous nous détournons avec dégoût en nous disant que nous n'avons touché qu'une main froide et un cœur vide. S'il a du cœur, nous nous donnons à lui sans calcul et sans réserve.

M. Nicolas avait des apparences un peu rudes, mais un cœur d'or, généreux, dévoué pour ses paroissiens, pour ses amis, pour les humbles de la terre. Les enfants surtout ne s'y trompaient pas et savaient, avec la perspicacité de leur âge, discerner, derrière les brusqueries de son abord, le cœur d'un père tendre et très affectionné.

3. *L'homme est une volonté.* Quelle n'est pas en nous la puissance de cette faculté merveilleuse ! Une âme qui sait dire : *Je veux,* arrive toujours à ses fins et opère des merveilles.

[1] Allocution prononcée aux obsèques de M. l'abbé Nicolas, curé de la Basilique de Longpont (Seine-et-Oise), le 9 octobre 1916, par Mgr Millot, Vicaire Général de Versailles.

Chez M. Nicolas la volonté était forte, tenace. Votre curé était un caractère fortement trempé, loyal. Avouons cependant qu'il ne prenait peut-être pas toujours le souci des formes, mais personne ne pouvait mettre en doute sa sincérité, sa droiture et sa franchise.

Ne soyons pas trop sévères, m. f., lorsqu'il s'agit d'apprécier un homme. Rapprochons-nous de Dieu qui, dans ses jugements, voit surtout le fond et non les apparences. Chez M. Nicolas les apparences étaient rudes, mais le fond était excellent.

4. Enfin et surtout, *l'homme est une âme*, qui vaut par son union à Jésus-Christ et son dévouement à sa cause, par les nobles buts qu'elle poursuit : la gloire de Dieu, l'intérêt de l'Eglise, le bien de ses frères.

M. Nicolas avait une âme profondément sacerdotale. Je le constatai particulièrement lors de sa nomination à Longpont. Il me raconta lui-même qu'étant venu visiter cette merveilleuse église qu'il ne connaissait pas, et la trouvant déserte, il s'agenouilla sur le pavé devant l'image de Notre-Dame, pria de toute son âme en se rappelant, disait-il, les jours heureux et fervents de son Séminaire, puis il baisa humblement la terre et il crut entendre une voix qui lui disait au cœur : « Viens, je t'attendais. »

Il se releva réconforté et il vint : pour se dévouer à vos âmes, m. f., et à la gloire de Marie.

II. — *L'Apôtre de Marie*

Lorsque le pèlerin franchit pour la première fois le seuil de l'église de Longpont, il s'arrête émerveillé devant ce vaisseau aux lignes si pures et si harmonieuses, auquel une restauration intelligente a rendu sa splendeur d'autrefois.

Son étonnement et son admiration redoublent lorsque, devant ses yeux éblouis, s'étale le trésor des châsses artistiques si nombreuses et qui offrent à la vénération des fidèles les plus insignes reliques de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge et des Saints.

Enfin, lorsqu'il ouvre l'histoire de ce pèlerinage, émule de celui de Chartres, et qu'il vénère la Vierge qui devait enfanter, Notre-Dame de Bonne Garde, la parole de nos Saints Livres lui revient en mémoire : « La terre que nous foulons aux pieds est une terre sainte, vraiment le Seigneur est en ce lieu. »

M. Nicolas avait la conviction que tous ces trésors de Longpont n'étaient pas assez connus, et c'est pourquoi il résolut de consacrer les années que Dieu voudrait bien lui donner encore à faire connaître la Bonne Mère et à attirer les foules à son pèlerinage.

De là, le zèle qu'il apporta à obtenir du Souverain Pontife Pie X le bref érigeant son église en basilique mineure, et dont la proclamation se fit avec une solennité extraordinaire, au milieu d'un immense concours de fidèles, à la joie rayonnante et débordante du bon Curé.

De là, cette histoire du pèlerinage qu'il composa d'une plume alerte et avertie, et qu'il fit paraître dans un charmant petit volume illustré et d'une typographie parfaite.

De là, ces pèlerinages nombreux qu'il organisa si merveilleusement, et pour la préparation desquels il ne reculait devant aucune démarche, devant aucun des moyens capables d'assurer leur succès : visites dans ses relations ; annonces que la grande presse catholique voulait bien insérer et qui forçaient l'attention par leur rédaction d'une originalité de bon aloi ; affiches dans les églises et jusque dans les gares. Sa joie était grande quand il pouvait assurer à ses fêtes la présence d'un haut dignitaire de l'Eglise. Elle ne connut pas de borne lorsque le très aimé cardinal de Paris voulut bien, à la suite de ses prédécesseurs, venir rehausser de sa pourpre la solennité du lundi de la Pentecôte 1914, et vénérer la Vierge dont S. Denis avait inauguré le culte.

Rien n'arrêtait le Curé de Longpont lorsqu'il s'agissait de glorifier Notre-Dame. Vrai chevalier de Marie, il donnait sans compter de ses forces, de sa bourse, de son cœur. Il nous semble le voir encore, comme nous l'avons vu si souvent, se tenant à la porte de son église, dans sa fière et imposante attitude, accueillant les pèlerins le sourire sur les lèvres, la main tendue, semblant dire à tous : « Venez, venez à Marie ; pour aller au Fils, il faut passer par la Mère. Venez à Jésus par Marie. »

Curé de Longpont encore pendant quelques années, M. l'abbé Nicolas aurait eu le temps d'assurer l'avenir du pèlerinage par des œuvres que rêvait son zèle apostolique et son amour pour Marie. Dieu ne l'a pas permis, jugeant son bon serviteur mûr pour la récompense céleste. Déjà, dans le cours de cette année, ses forces avaient trahi son courage, et il avait été arrêté quelque temps dans son activité. Sa robuste constitution avait triomphé de ce premier assaut, et ses amis s'étaient réjouis, aux dernières fêtes, de le retrouver bien vivant et tout heureux de reprendre dans cette église son rôle d'apôtre de Notre-Dame.

Tout à coup le mal revint, et la mort apparut bientôt certaine. M. Nicolas la regarda en face, simplement, magnanimement. Il ne se troubla pas, aucune ombre ne passa sur son front, aucune plainte ne sortit de ses lèvres. Avec simplicité et foi, il mit ordre aux affaires de sa conscience, à la grande édification du jeune prêtre, enfant de Longpont, qui eut la douloureuse et consolante mission de l'assister à cette heure suprême. Et doucement il rendit son âme à Dieu, pendant que ses lèvres mourantes s'essayaient encore à répondre aux prières du chapelet.

Cet apaisement subit à l'approche de Dieu, ce recueillement, cette sérénité, tout cela révèle, ce me semble, une conscience tranquille, la confiance de l'enfant qui retourne à son Père et qui, malgré les faiblesses inhérentes à la nature humaine, l'ayant toujours aimé et servi, n'a pas peur de lui.

D'ailleurs, M. Nicolas avait, pour présenter son âme au tribunal de Dieu, Celle qui a dit : « Ceux qui me font connaître et aimer auront la vie éternelle. *Qui elucidant me, vitam æternam habebunt.* »

Elle viendra aussi pour nous, m. f., cette heure inéluctable où tout homme doit offrir à Dieu le grand sacrifice, le sacrifice de sa vie. Voulons-nous nous épargner les terreurs de la mort et nous assurer un bon accueil sur le seuil de l'éternité ? Aimons Marie et travaillons à la faire aimer.